

lier ces renseignements bigarrés. Il est cependant possible de démêler, derrière ces divergences, une partie de la vérité.

* *

MM. Allem, del Valle, Romero, Lopez et Campos, qui se sont mis à la tête de l'insurrection, ne sont pas les premiers venus. Ce n'est pas d'hier qu'ils se sont enrôlés dans l'opposition militante : ce n'est pas d'hier qu'ils ont fait de l'Union civique, dont M. Allem est président, une association de combat. Mais la lutte ne paraît pas avoir eu, cette fois, le même caractère que les guerres civiles précédentes.

Depuis la chute de Rosas, la grande querelle était, comme on sait, entre Unitaires et Fédéraux. C'est entre Unitaires et Fédéraux qu'on s'est battu en 1874, entre Unitaires et Fédéraux qu'on s'est encore battu en 1880. La ville de Buenos-Ayres a été le prix de la réconciliation. On l'a séparée de la province à laquelle elle avait donné son nom ; on l'a neutralisée ; on l'a faite cité nationale, capitale de la fédération. Puis, pour dédommager la province de Buenos-Ayres ainsi décapitée, on lui a créé de toutes pièces, sur un emplacement neuf, un autre chef-lieu, la ville de la Plata. Le principe fédératif a été conservé ; les Etats n'ont pas été privés de leur autonomie ; mais le pouvoir central s'est trouvé, en fait, très fortifié, et cette constitution de l'unité nationale a procuré à la République, pendant la présidence du général Roca, une période de calme et de prospérité.

Il était permis d'espérer que M. Celman, beau-frère et successeur de Roca, achèverait sans encombre un mandat qui, régulièrement, ne doit pas expirer avant 1892. Mais les graves difficultés financières que traverse la République de la Plata ont provoqué à Buenos-Ayres une nouvelle bourrasque.

Malgré son nom séduisant et sonore, la République Argentine se débat, depuis quelques mois, dans une liquidation de Bourse dont tout le monde connaît les tristes péripéties. Le gouvernement a été accusé d'avoir fait marcher secrètement la planche aux assignats ; et si sincèrement que, depuis sa nomination, le ministre des finances, M. J. A. Garcia, se soit efforcé de mettre fin aux émissions clandestines de papier-monnaie, il n'a pu exercer, sur les banques garanties, une surveillance assez rigoureuse pour empêcher la continuation de la crise. L'escompte commercial a été suspendu sur le marché ; les denrées ont renchéri dans des proportions effrayantes ; le malaise est devenu général ; les mécontentements ont éclaté, le sang a coulé, et le câble nous a transmis les nouvelles incohérentes qui ont fait pendant quelques semaines le bonheur des journaux à court de copie.

S. DU LARY.

L'ANGLIFICATION

J'aborde aujourd'hui une question qui, par son actualité, ses progrès et son importance, mérite d'être prise en très grande considération.

Depuis quelques années, une certaine maladie s'est emparée de quelques-uns de nos compatriotes ; oubliant qu'ils sont d'une race dont le génie et les qualités ont excité chez tous les peuples civilisés la plus vive admiration, ils recherchent, et cela sans raison, à imiter les enfants d'Albion jusque dans leurs coutumes.

Voyez ce Canadien-français dont l'aïeul est peut-être mort pour la patrie outragée, sur le champ de bataille de St-Denis ou de St-Charles ; malade de ce que les Anglais, ses voisins, possèdent dans leurs mains la plus grande partie des richesses du pays, il s'imagine qu'en abandonnant ces principes d'honneur et cette langue harmonieuse qui font la gloire de la nation française, pour le langage dur et les maximes égoïstes des fils de la Grande-Bretagne, l'argent viendra remplir ses poches et ses coffres.

Désormais, descendant avec rapidité sur cette pente dangereuse qu'on appelle l'anglification, les *god dam* viendront embellir sa phrase et charmer les oreilles de ses amis ; s'il est commerçant, il n'aura rien de plus pressé que de mettre à la

porte de son magasin, en grands caractères noirs, rouges ou dorés l'annonce de sa profession, et cela tout en anglais, s'il vous plaît, fut-il placé dans la partie-Est même de cette ville.

Il ne lui manquera plus que de longues jambes, de longs bras, un long corps, un long visage, et si dame Nature a été assez indulgente pour lui accorder toutes ces beautés physiques, voilà enfin mon Canadien complètement civilisé, de sauvage qu'il était !

Avec le temps, il en viendra à nier même sa nationalité, malgré son baragouinage d'anglais et de français ; être Canadien-français !... Pouah ! c'est commun !

Ami lecteur, promenez-vous par une belle après-midi sur la rue Ste-Catherine ou sur la rue Craig, dans la partie de la ville la plus française, l'Est.

Vous y verrez, comme je l'ai vu de mes propres yeux avec étonnement et indignation, des enseignes entièrement en anglais, et le propriétaire du magasin ou de la boutique être Canadien-français, comme vous et moi. Allons, monsieur l'anglifié, vous qui avez honte d'appartenir à une nation qui fut et est encore la première du globe, à ce peuple français qui marche, aujourd'hui, comme autrefois, à la tête de la civilisation, trouvez-moi un Anglais, dans cette ville, qui ait eu l'idée de mettre sur son enseigne un seul mot français, et je vous donne un merle blanc.

Messieurs les Anglais n'ont pas seulement le bon esprit de mettre l'annonce de leurs professions ou de leurs métiers dans les deux langues, comme le font tous nos compatriotes intelligents, et vous, Canadiens-Français, vous dont les ancêtres furent des héros, vous êtes assez naïfs pour mettre votre enseigne en une langue qui vous est complètement étrangère, soit par la naissance, soit par l'éducation !

Certes, si nous agissions tous comme vous, nous ne tarderions pas à être absorbés entièrement par John Bull, et adieu alors le magnifique et brillant avenir prédit tant de fois au peuple canadien-français.

Je ne prêche point la haine contre les prétendus conquérants de 1760 ; au contraire, je leur reconnais beaucoup de qualités, et en les coudoyant nous en retirerons avec le temps de grands fruits, car ce qui manque à la nation française, c'est l'esprit d'entreprise, et si nous profitons des leçons que nous donnent tous les jours nos voisins, nous n'en deviendrons que plus forts.

Mais prenons garde à l'anglification ; si nous voulons devenir un grand peuple, si nous voulons continuer en Amérique le rôle glorieux de notre mère-patrie en Europe, gardons intacts nos institutions, nos lois, nos coutumes, et surtout cette langue si belle et si pure de nos pères.

Soyons courtois pour messieurs les Anglais qui se proclament bien modestement devoir être au Canada la race supérieure ; tâchons même de posséder leur estime, mais de grâce restons Français et de cœur et de manières.

Je m'explique bien que dans les villes du Haut-Canada ou des Etats-Unis, les quelques Canadiens-français qui y demeurent soient forcés de parler plus souvent la langue anglaise, mais ici, dans cette grande Province de Québec, où nous sommes dix contre deux, ne soyons pas assez insensés pour devenir des John Bull ou des Jonathan.

D'ailleurs, les Anglais eux-mêmes sont les premiers à rire de ces Canadiens sans honneur, qui lâchement abandonnent la nation dans laquelle ils sont nés, sous le prétexte absurde que ses compatriotes sont pauvres et qu'ils ne peuvent toujours l'aider dans ses vues ambitieuses. Ah ! messieurs les anglifiés, vous attirez sur vous la haine et l'antipathie de vos frères, comme vous méritez les moqueries de ceux dont vous vous obstinez à prendre les coutumes et le langage.

Comme cette question d'anglification est éminemment sérieuse, et que tous nos compatriotes ne semblent pas connaître les nombreux dangers qu'elle présente, nous reviendrons prochainement sur ce sujet qu'aujourd'hui je n'ai fait qu'effleurer.



LA FAMILLE HUMAINE.—Il y a environ 1,500,000,000 d'habitants sur la terre. Il en meurt chaque année 33,033,033. On compte 3,064, langues et plus de 1,000 religions différentes. Le nombre des hommes et des femmes est à peu près égal, et la moyenne de la durée de la vie est d'environ 33 ans. Un quart des hommes meurent avant d'avoir atteint leur 15e année. Sur 1,000 personnes une seulement atteint l'âge de 100 ans, seulement 6 sur 100 arrivent à 65 ans, et pas plus de un sur 500 atteint la 80e année. 33,033,033 personnes mourant chaque année, cela fait un grand total de 91,874 par jour, 3,730 par heure, 60 par minute, et un par seconde.

Les personnes au teint brun ont plus de chance de vivre longtemps que les personnes blondes, mais elles sont plus exposées à contracter les maladies contagieuses.

Une personne née dans les temps chauds supportera mieux la chaleur que celle qui sera née dans les mois froids de l'hiver et *vice versa*. Les personnes nées le printemps ont généralement une constitution plus robuste que celles qui naissent dans un autre temps de l'année.

UN MOT NOUVEAU.—Ordinairement chaque mot anglais trouve un équivalent dans la langue française. Aussi le progrès de la science nous met dans l'obligation d'inventer des mots nouveaux presque chaque jour, par exemple depuis quelques temps, nous voyons dans les journaux des mots tout à fait nouveaux : *Electrocution, electrocutter, et electrocuteur*. Il est un mot anglais dont je n'ai jamais vu un mot pour le désigner en français, ce mot anglais, nous le voyons tous les jours, c'est : *Typeuriter* qui peut se traduire *Machine à écrire*, soit trois mots pour désigner une nouvelle invention. Nous avons essayé de réduire ces trois mots à un seul et voici le résultat que nous avons obtenu. Le mot *machine* vient du mot latin *machina*, ou du grec : *mèchanè*. Maintenant le mot *écrire* dans cette dernière langue est *graphò* (j'é ris). Pour former le mot nouveau il suffit de les assembler et la combinaison des deux mots donne : *Machinégraphie* (du grec, *mèchanè*, machine et *graphò* j'écris). *Machinégraphier, Machinégraphie, etc.*

Maintenant si quelqu'un a déjà trouvé un mot français pour *Typeuriter* et que ce mot convienne mieux que celui que nous trouvons, qu'il nous le laisse savoir afin que nous sachions comment appeler en français cette nouvelle machine qui est maintenant d'un usage presque général.

PAPIER MANGEABLE.—Un pâtissier des Etats-Unis, pays des inventions par excellence, a trouvé un moyen dont il promet de tirer un grand bénéfice.

Avec une pâte excellente et d'un bon goût, il est parvenu à fabriquer des feuilles très appétissantes d'une couleur jaunâtre et semblable à notre papier.

Sur ce papier nouveau-genre, il imprime, non pas avec de l'encre d'imprimerie, mais avec du chocolat liquidé, le programme de soirée.

Après que ce programme a suffi à sa destination artistique, il est rendu, pendant les entr'actes, à sa vraie destination, à charmer les palais des jolies misses.

Les méchantes langues prétendent même qu'avant de lire, il y a des personnes qui croquent à belles dents leur programme. Celui-ci est remis gratuitement par la direction du théâtre. Ce nouveau genre de littérature est bien goûté du public et constitue une nouvelle attraction qui augmente le nombre des visiteurs et... la recette du directeur.

J. A. CHAUSSÉ

Pierre Bidard